

fond de son étude poussiéreuse et encombrée de la rue Craig.

Il était trop tard. Du reste il aurait hésité toute sa vie.

Ainsi va le monde. Ce n'est pas Christophe Colomb qui a donné son nom à l'Amérique ; et, pour le public, Fulton sera toujours l'inventeur de la machine à vapeur.

Mais ce n'est pas là le seul cas où Crevier ait devancé la science européenne. Il a à son crédit quelque chose de plus extraordinaire encore. J'en reparlerai.

LOUIS FRÉCHETTE.

Mlle BÉATRICE LA PALME

(Voir gravure)

A tous ceux qui s'intéressent au grand art musical, à tous ceux de nos compatriotes qui aiment à voir s'élargir notre horizon artistique, nous présentons Mlle La Palme, violoniste et chanteuse du plus grand avenir.

Sans être un chauvin, ni un enthousiaste, j'aime à dire que cette jeune artiste est un des plus beaux talents qui soit éclos dans notre pays. Je ne veux certes pas pousser les choses jusqu'à prétendre que nous avons devant nous la plus grande artiste à laquelle le Canada ait donné le jour. Cependant, je puis dire, et cela appuyé par des autorités sérieuses, qu'elle peut arriver aux plus beaux résultats en continuant ses études avec la rare énergie dont elle a fait preuve jusqu'à ce jour.

Mlle La Palme est une violoniste possédant un mécanisme large et une sûreté d'intonation à toute épreuve. Son style est pur, original ; on reconnaît en elle du "personnel." Elle ne joue pas seulement comme on lui a enseigné, mais surtout comme elle en éprouve le sentiment.

Ceci, pour tous ceux qui ont une connaissance de l'art, prouve que l'artiste comprend que la tâche qui lui incombe n'est pas de calquer son professeur, mais d'interpréter l'œuvre suivant son inspiration.

Combien ai-je entendu de premiers-prix de Conservatoires, possédant quelques morceaux, serinés à force, et qui n'ont jamais pu aller au delà. Pourquoi ?... Parce qu'ils n'ont eu eux que les leçons du maître, rien à eux qui leur soit propre. Ces instrumentistes seront toujours des élèves, jamais des artistes.

Comme chanteuse, Mlle La Palme, me prouve une chose, c'est, non seulement qu'elle a une jolie voix, flexible, bien timbrée, mais aussi qu'elle est une musicienne. Ce n'est pas tout de chanter, la voix est un don de la nature que tout le monde peut avoir. Il faut savoir se servir de l'organe, savoir en tirer parti, comprendre dans ses détails les moindres ressources. Ceci n'est pas une chose qu'on peut apprendre seul, et Mlle La Palme est de l'école de Garcia, école qui depuis trois générations a peuplé le Monde de gloires artistiques.

Le chant est une science non seulement dans l'émission propre de la voix, mais aussi dans l'interprétation des œuvres. Ici encore il faut être artiste, et, pour arriver à ce but, il faut être musicien. Or ce qui donne cet avantage à Mlle La Palme c'est d'avoir tout d'abord entrepris de fortes études musicales. Etudes que, entre parenthèse, je conseille à toutes celles voulant se lancer dans l'art divin de la Malibran et de la Patti.

Mlle La Palme, avons-nous dit est canadienne ; c'est ici qu'elle a débuté dans l'art, et c'est sous la direction de Frantz Jehin-Prume qu'elle obtint le prix de Lord Strathcona, prix qu'il lui permettait d'entrer au Royal College of Music de Londres. Là, son talent fut vite remarqué ; elle devint l'élève favorite de Garcia et du violoniste Arbos. Son succès fut très vif. A Londres, elle joua successivement dans les grands concerts du Royal College et au Palais de Buckingham devant la cour Royale. La princesse de Galles s'intéressa à notre jeune artiste et la plaça sous sa gracieuse protection.

Enfin Mlle La Palme nous est revenue pour

quelque temps, et là la demande de ses nombreux amis a donné un concert, salle Karn. Cette soirée a été pour tous une révélation, et la jeune artiste a remporté un succès qui doit remplir son cœur d'un courage renaissant. Car il ne faut pas l'oublier, Mlle La Palme retourne en Europe, à Paris, cette fois, et peut être avant longtemps auront nous une étoile de plus sur la scène européenne.

Et voilà comment le Canada sera dans le concert européen !!!

JEHIN-PRUME.

CHRONIQUE PARISIENNE

PARIS, 20 octobre 1900.

Un jour qu'il relevait de maladie, en sortant de la Maison de Santé des Frères Saint-Jean de Dieu, François Coppée écrivit ce livre qui fit tant de bruit à cause des idées nouvelles du poète : *La Bonne Souffrance*.

A son exemple, et sortant de la même Maison de Santé, je voudrais dire aussi combien la souffrance transforme les idées et combien, je crois, elle nous rend meilleur. Mais les lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ auraient plus de satisfaction à lire *La Bonne Souffrance* de Coppée.

Et d'ailleurs, la souffrance de notre serviteur ne venait que de son immobilité forcée et de sa nervosité. Donc, elle n'est pas intéressante.

Néanmoins, je veux remercier, ici, M. le professeur Paul Reclus, membre de l'Académie et chirurgien en chef de l'Hôpital Laënnec, qui m'a opéré d'une hernie menaçant de me jouer un mauvais tour.

On sait que le Dr Reclus, chef d'école, fait presque toutes ses opérations à la cocaïne et qu'il réussit merveilleusement à supprimer la souffrance, au plus grand étonnement et à la jalousie de ses confrères, qui n'y comprennent rien.



DR PAUL RECLUS

le Dr Reclus de la hernie dont il est mort presque en arrivant au Canada.

Le grand chirurgien lui prédiait ce qui l'attendait à très brève échéance. Rien n'y fit ; et notre pays perdit le meilleur de nos patriotes.

A ce petit hommage de très vive reconnaissance pour l'illustre chirurgien qui m'a opéré, j'en veux joindre un autre pour nos compatriotes les docteurs J.-H. Chalifoux et Aristide Blais, qui assistèrent à l'opération, qui me pansèrent et me soignèrent ensuite durant vingt-cinq jours avec une dévouement et une patience que je ne pourrai oublier.

..

L'été est disparu ; les feuilles tombent nombreuses ; le vent se fait froid, et le soleil est plus rare.

L'automne est venu. Cependant, nous goûtons encore des heures d'été au midi de chaque jour.

Tout près de chez moi, le ravissant jardin du Luxembourg garde toujours sa toilette parfumée de parterres fleuris.

Il y a moins de promeneurs les jours où il fait un peu frisquet ; mais ceux qui passent et repassent, en marchant d'un pas rêveur, dans les allées bordées de

marguerites, d'héliotropes, de géraniums, de roses et de mille autres plantes variées, ou dans les petits parcs marqués de statues de grands hommes, évoquent les si nombreux souvenirs du passé. Car, ici, chaque chose a son histoire. Il n'y a pas un poète qui n'ait chanté ce poétique musée qu'est le Luxembourg. Tous sont venus rêver à l'ombre de ses mêmes arbres ou près de ses fleurs, de son petit lac ou au pied de ses statues.

Le livre de la Mémoire a éparpillé, partout dans ce jardin, des pages d'hier à côté de celles d'autrefois.

C'est un peu le paradis des oiseaux qui y ont des nids de tradition.

Et les étudiants et les étudiantes se hâtent, avant que les tristes pluies d'hiver viennent, se promènent nombreux dans le beau jardin, autour du lac brillant du soleil qui s'y mire et près des fleurs magnifiques qu'ils voudraient voir toujours aussi belles, jamais fanées, jamais flétries.

Voilà pourquoi, sans doute, jeunesse comme vieillesse reste plus longtemps à respirer les parfums des corolles qui s'en vont.

RODOLPHE BRUNET.

LA FRANCE

M. Faucher aimait la France, comme on aime sa mère. Il avait pour elle une vénération d'autant, plus grande qu'il avait combattu dans les rangs de son armée. Voici ses impressions, lorsqu'il la vit pour la première fois.

C'était en 1869.

Malade, brisé par le travail, légèrement mordu par l'ennui, j'étais allé demander à l'Europe un peu de changement et de repos.

L'*Hybernian* avait fait merveille ; en dix jours l'Atlantique était franchi.

L'Irlande m'éblouit.

L'Angleterre m'enrhuma.

La France me fit pleurer, pleurer de joie et d'orgueil : car alors pour la France nous ne pleurons pas autrement.

Oui, c'était bien là cette "terre de souvenir" telle que je l'avais entrevue dans mes rêves les plus charmants. Elle était forte, grande, belle, énergique, toute ruisselante de gloire et d'enseignement ; car, à cette époque, l'histoire ne se faisait que pour la France seule.

Pendant deux mois, j'eus le vertige de Paris.

Puis, lorsque le calme se fit, je songeai qu'en France, il y avait pour moi un coin de terre où se trouvait véritablement la patrie. Je partis cheminant vers l'Océan et refaisant pieusement ce pèlerinage que nos aïeux, les gens de la Saintonge et du pays d'Aunis faisaient, il y aura bientôt 250 ans, lorsqu'ils venaient au nom du Christ et des fleurs de lys, convertir et coloniser la Nouvelle-France.

Nous étions au mois d'août, le temps était chaud, le soleil ardent et les vignes ployaient sous la grappe. On se plaignait bien par ici par là de la sécheresse ; mais en somme, la vendange promettait d'être bonne ; tout le monde souriait et partout régnaient l'aisance et la paix.

Depuis... ah ! depuis, la Prusse a passé sur la France ! Comme partout ailleurs, le deuil est venu au pays d'Aunis et dans la Saintonge— ces deux contrées si remplies de souvenirs canadiens— et cette famille que j'avais laissée souriante et dévouée, pleure les morts de la patrie et la patrie elle-même appauvrie et démembrée.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

ACCUSÉ DE RÉCEPTION

Nous accusons réception des chansons et morceaux de musique suivants : *Les lilas*, paroles de G. Durand, musique de B. de Bussières ; *Les oiseaux*, paroles de Constant, musique de Etienne Armand ; *L'âme d'un ange*, paroles de T. de Banville, musique de Alexis Constant et *Gavotte*, par Arthur Letondal, tous publiés par M. Albert Turcotte.

Nos félicitations et nos remerciements.